

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Les aveugles et les femmes voient

Martin Roy



Numéro 39, automne 1994

Cas limite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, M. (1994). Les aveugles et les femmes voient. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 38–42.

## LES AVEUGLES ET LES FEMMES VOIENT

MARTIN ROY

**N**ous sommes loin de la plus belle femme du monde ; mais sa tête est solidement rivée aux épaules, des épaules de chute, de changement de parcours, des épaules qui relèvent le buste et qui préfigurent les seins. Une beauté inclassable, irréprochable, indéniable, indescriptible, seulement visible. Son secret, pourrait-on dire, se trouve dans ces préfixes que l'on greffe immanquablement à son nom. Ce qui nous surprend par-dessus tout, c'est l'utilisation qu'elle fait de cette absence de laideur : cette femme, cette sculpture vous devance, vous devine, investit votre conscience sans que vous puissiez vous dérober. Où que vous soyez, visible ou apparemment dissimulé, vous n'échappez pas à son regard. Vous n'avez aucun abri, aucun abîme dans lequel vous réfugier : dès que vous la repérez, elle vous surprend à la surprendre, elle vous juge, vous soupèse, et si vous êtes l'heureux élu, elle prépare sa défense — que dis-je... son offensive ! Jusqu'à ce qu'elle se dirige vers vous, entame la conversation sur un sujet anodin, vous emballe, par son discours, dans ses mots morts, et que finalement vous succombiez, étouffé par le regard de cette armada d'yeux qui se révèle sous sa troublante chevelure. Quant à moi, ce sont les yeux à l'arrière de son oreille gauche qui, les premiers, m'ont aperçu.

C'était dans un restaurant, son terrain de chasse privilégié. Elle m'avait donc choisi par un regard de son profil, succession hardie de courbes et de supplices, d'extrêmes à la limite du vice, offert dans un contre-jour pénible, dissimulateur du vrai sens de ses contours. Je vous dirai sans plus tarder que tous ces yeux qui placardent sa tête représentent ses ouailles, des hommes réduits à leur regard, absorbés par elle. En échange de notre collaboration,

elle préserve notre vue, notre conscience. Je puis vous l'affirmer puisque je suis l'un d'eux ; sous une cascade de cheveux, mon ouverture sur le monde se situe sur le flanc gauche du pariétal. Elle se prénomme Diadora. Nous sommes actuellement quatorze à son service, de la base du cou au sommet de la tête, là où précisément vingt-huit yeux, quatorze hommes peuvent cohabiter. Pourtant nous revoici au restaurant, prêts pour la chasse, c'est-à-dire l'affût, le ciblage, l'approche, l'abattage et l'absorption. Lorsque tout sera fini, Diadora replongera le corps aveugle dans le monde. Le mien erre quelque part, inconscient.

Nous sommes bien installés : la tête de Diadora, notre domicile, a d'abord été traitée par électrolyse afin d'assurer l'arrêt permanent de la pilosité. Un moule de la tête a permis de fabriquer les deux coques transparentes et symétriques qui recouvrent le crâne ; gonflées, elles laissent un jeu constant d'un quart de centimètre entre leur paroi interne et la surface du crâne. Ces coques se voient rattachées et articulées à leur partie supérieure, au sommet de la tête, afin d'accorder à l'ensemble son caractère amovible indispensable. Recourbées dans leur partie inférieure, elles trouvent appui, de l'avant à l'arrière, sur le front, les tempes, sous les oreilles et sur le cou. Cette bordure a été ajourée afin que nous puissions respirer. Les coques, denses et parfaitement lisses à l'intérieur, nous protègent de tout agent irritant : nos paupières ont donc été privées de leurs cils, totalement inutiles. Les cheveux sont implantés à même le plexiglas, leur type et leur coupe résultant d'un compromis entre l'opacité externe d'un volume et la clarté d'une vision intérieure. Frisée, longue et blonde, cette chevelure assure (pour un temps) notre intimité.

Nous, les quatorze fidèles, sommes au rapport : huit clients et objectifs potentiels ont été ciblés, mais Diadora, contrairement à son habitude, nous écoute d'une oreille distraite. Elle qui se fait toujours un point d'honneur d'apprécier notre travail, de diriger le conciliabule tout en respectant nos opinions, de se soumettre au choix de la majorité, cette Diadora aujourd'hui ne nous écoute pas, absorbée par l'image de son propre regard. Il faut noter notre

absence de motivation, conscients que nous sommes du problème sérieux que causerait l'arrivée d'un quinzième confrère, qu'on ne saurait loger. Diadora, consciente ou non du problème, dévisage un aveugle. Tous ceux qui le peuvent observent le non-voyant. Mal situé, je ne vois rien, mais, solidaires, nous partageons l'image.

C'est ainsi que j'apprends que l'homme est dans la trentaine, maigre peut-être mais bien proportionné, plus grand que la moyenne, anonyme de par son absence de traits distinctifs. Bien sûr, il y a cette cécité, que tentent de dissimuler des verres légèrement fumés. Pour la première fois depuis que je suis ici — que nous sommes ici, en fait —, Diadora ne nous consulte pas, alors que normalement ces quelques minutes qui précèdent la rencontre débordent d'effervescence. Nous soupesons le pour et le contre, discutons de l'intérêt du prospect et de ses réactions, avec en arrière-plan la possibilité d'annuler l'opération. Aujourd'hui, nous voudrions nous prévaloir de cette option, alors que la situation nous échappe totalement. Inquiétés par la position adoptée par Diadora, coupée de son armée de serviteurs, notre impuissance rejaillit. À défaut de mieux, nous révisons nos calculs, espérant trouver un espace, un interstice où il serait possible d'enchâsser une quinzième paire d'yeux. Sans espoir. La solution se trouverait-elle dans l'histoire de notre maîtresse? Nous lui inventerons un passé masculin, fruit de notre ignorance, nouveau profit pour la mémoire des hommes.

Suivant le scénario habituel, le repas dissipe quelques heures. Diadora, sans explication, nous a laissé une oreille, de sorte que nous suivons la conversation. Suffisamment en tout cas pour reconnaître l'approche habituelle, celle qui fit notre conquête. La proie, Stephan, sera abattue avant la fin du jour. D'autre part, comment peut-on s'inquiéter de la présence d'un aveugle? Pourquoi Diadora s'encombrerait-elle de mauvais yeux? Pour la première fois, nous voyons la femme en Diadora: de dévoreuse d'hommes, elle devient femme d'hommes. Son passé, tout comme notre avenir, nous tracasse moins, au profit de notre présent commun.

Jusqu'à la toute fin, nous n'avons eu aucun soupçon. Je ne m'encombrerai pas d'un discours pompeux, ponctué de détails crus ou épicés; je dirai seulement que ce qui est arrivé était prévisible: Stephan, loin d'être absorbé par Diadora, l'a soulagée d'une situation intenable, tout en y trouvant son profit. Sept d'entre nous ont déménagé chez lui, on a remplacé ses yeux malades, alors que sept places ont été libérées ici. Diadora aurait-elle déjà été aveugle? Je suis resté chez elle; pour toute l'année suivante, la vie a repris son cours normal, avec ses chasses et ses absorptions, à raison de deux nouvelles acquisitions par saison en moyenne. Jusqu'à ce que le problème de l'espace vital se pose à nouveau. Nous, les anciens, avons rassuré les sept cadets, pariant sur le fait que le prochain candidat serait très certainement aveugle — et que même dans le cas contraire, Diadora méritait notre confiance. Une seule chose m'est apparue certaine: Stephan était le premier, sinon j'aurais su, nous aurions tous su, nous les vétérans. La quinzième se prénomme Justine.

Justine retient la moitié d'entre nous. Je demeure ancré à Diadora — pour combien de générations encore? —, et la chasse recommence, inépuisable. Sept nouveaux venus, sept hommes, puis on transfère chez un aveugle ou une femme (aveugle ou non), dans cette croisade d'autant plus démesurée que nous en ignorons le but. Puis, un jour, l'accident: je retrouve mon corps.

Après avoir été épargné pendant plus de vingt années et un nombre presque équivalent de générations, voilà que je me vois transféré à mon tour: l'aveugle est un homme dans la cinquantaine, plutôt rondet, le crâne dégarni et les tempes creuses. Je suis transféré dans ce corps sans me rendre compte qu'il s'agit du mien (deux décennies auraient suffi à nous séparer). Une fois installé à l'intérieur, je m'imagine tel que je suis, aussi inconscient que mon corps. Apeuré, déboussolé, je pars à la recherche de Diadora, que je retrouve rapidement. Loin de m'en vouloir, elle s'excuse et s'empresse de me réintégrer. Diadora m'avoue qu'elle redoutait un tel incident. Je suis logé derrière la tempe gauche, plus près d'elle, si l'on peut dire. Diadora me promet de ne plus jamais nous séparer. Du regard, nous sommes devenus amants.

•

Des milliers de millions de corps aveugles flottent à la surface du globe, et ils sont tous du même sexe.

Au bout de quelques décennies, presque toutes les femmes avaient deux paires d'yeux. Les anciens aveugles, hommes et femmes, sont désormais occupés par des yeux d'homme. Les seuls qui ne voient pas sont les hommes qui, autrefois, voyaient ; cela, parce qu'aucun d'entre nous n'a accepté de renoncer aux avantages que lui procure sa nouvelle condition.

**XYZ**